

CATHERINE HACQUARD

BLESSURES
SECRÈTES

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042527945

Dépôt légal : mars 2026

Kevin, le nouveau pion de notre collègue, vient de faire irruption dans la salle des profs. Je pensais pouvoir continuer la correction des rédactions des 3^{es} A, mais je suis sûre que, dans quelques instants, il va encore me demander une cigarette. Cela fait dix fois au moins que je lui dis que j'ai arrêté la clope à la dernière rentrée scolaire, il ne s'en souvient jamais. J'en avais assez que mes vêtements et mes cheveux soient imprégnés de cette odeur détestable. Et que dire de mon haleine ? Un cendrier ambulant ! Beurk !

« Salut Juliette. T'aurais pas une clope, s'il te plaît ?

— Kevin, tu m'énerves. Cela fait combien de fois que je te dis que je ne fume plus du tout, et ce, depuis septembre dernier ?

— Ah oui, c'est vrai ! Sorry, j'avais oublié ! Qui pourrait me passer une clope à ton avis ?

— Écoute, je suis en pleine correction et je suis éreintée par ma journée avec les 3^{es} A. Ils sont particulièrement pénibles en ce moment. Ils m'épuisent, mais je préfère une classe dynamique qui s'intéresse à mon cours et qui participe volontiers à l'oral à des élèves endormis. Va voir Gilbert, il fume la pipe. Il a peut-être du tabac à rouler.

— T'es rigolote. Que veux-tu que je fasse de tabac à rouler, je n'ai même pas de feuilles !

— Ah bah oui, suis-je bête !

— Arrête ! Tu te fais du mal, et je sais que tu voulais simplement te débarrasser de moi. Ce n'est pas très cool de ta part, Juliette. Bon, allez, salut ! Bosse bien ! Ça changera ! Hihi !

— T'es vraiment un p'tit con, Kevin ! »

Qu'est-ce que je disais ! Il a fallu qu'il tente de me taxer ! Je l'aime bien, mais il est fatigant.

Je ne sais pas pourquoi je continue à faire mes corrections dans cette salle déprimante. Les peintures doivent dater de la construction de l'établissement.

Paul Valéry a vraiment pris un coup de vieux. Je crois que je vais corriger encore quelques copies et rentrer chez moi.

Je finirai demain, je n'ai pas cours.

Gilbert vient d'entrer dans la salle, le dos voûté et l'air bougon. Il faut dire que c'est sa dernière année de travail. Il part à la retraite en juin prochain, et il attend cela avec impatience. Il ne supporte plus les élèves. Il se dit trop vieux pour accepter leur manque de respect, de connaissances en mathématiques et surtout l'absence d'intérêt pour la matière qu'il enseigne.

Il est souvent moqué et critiqué du fait de son look, que les élèves jugent ringard : un pantalon en velours côtelé, des sous-pulls que l'on ne porte plus depuis 1970, son éternelle pipe éteinte coincée entre ses dents et ses lèvres jaunies par le tabac. Il est de plus en plus ventripotent, il faut dire qu'il s'est beaucoup laissé aller ces dernières années.

Et cerise sur le gâteau, il arbore une barbe qui lui donne un air de nain de jardin. Il porte également des lunettes rondes cerclées de métal. Cet ensemble lui a valu le surnom de « Prof le nain ». Tous les élèves l'appellent ainsi et quelquefois « Grincheux » en fonction de son humeur.

Dès son arrivée, il s'adresse à moi pour, une fois de plus, se plaindre.

« Mais qu'est-ce que vous avez tous aujourd'hui ? Après Kevin, voilà que tu viens ronchonner et m'empêcher de terminer ces quelques copies.

— Excuse-moi, Juliette, mais les 3^{es} A vont me rendre fou. Ce n'est pas à la retraite que je vais partir, mais chez les dingues ! Tu sais ce qu'ils m'ont dit aujourd'hui ?

— Non, mais tu vas me le dire !

— Ils m'ont demandé si les maths existaient déjà à ma naissance ! Je n'en peux plus !

— Essaie de prendre sur toi. Ils sont bêtes par moment, mais pas méchants. Et s'il te plaît, laisse-moi finir. Je voudrais

rentrer chez moi. Erwan m'invite à dîner au restau ce soir. Tu sais *A la Taverna d'Umberto*. Connais-tu ce restaurant-là ?

— Oui, j'y suis allé une fois il y a longtemps avec mon ex-femme. Mais moi, les plats italiens, ce n'est plus mon truc. Dis donc, il est attentionné, ton amoureux. Ça ne fait pas longtemps que vous êtes ensemble, c'est sans doute pour ça !

— Toujours positif, Gilbert ! Avec toi comme ami, on n'a plus besoin d'ennemis ! Et puis c'est bizarre que tu n'aimes pas trop la cuisine italienne. Je la place en seconde position après la gastronomie française.

— Ah, je ne savais pas que tu me considérais comme un ami. Ça me touche, vu que tout le monde me prend pour un vieux con ! Non, mais tu sais depuis que Chantal est partie, je ne crois plus en l'amour. Cela fait quand même dix ans que je suis divorcé et je suis toujours dans l'incapacité d'accorder ma confiance à qui que ce soit. Même en amitié, j'ai été bien échaudé.

— Bon, allez, Gilbert, courage. Cela peut te tomber dessus du jour au lendemain, tu sais. Essaie de sortir davantage et tu finiras par rencontrer quelqu'un de bien, car, sous ton air bougon, se cache un grand cœur, et ça, je le sais depuis le début.

— Et tu sais pourquoi je me méfie et que je fuis la moindre relation un peu poussée ? Et bien parce que mon épouse m'a quitté pour mon meilleur ami, Jean-Marc. Ça m'a foutu un sacré coup. Je me suis replié sur moi-même à l'époque et heureusement que nous n'avions pas d'enfant car j'aurais fait un piètre père ! Je me suis réfugié dans le travail, à ce moment précis, j'étais encore très investi dans mon boulot. Je bossais comme un fou, je rentrais, je grignotais des plats préparés, et je picolais au-delà du raisonnable. Ça anesthésiait ma douleur. Je me couchais et je m'endormais comme une masse. Et puis, un beau jour, mon corps m'a dit stop.

Je me suis tapé une grosse crise d'angoisse, dont tu n'as même pas idée. Un truc de dingue que je n'ai pas senti monter. Une sensation d'étouffement, des palpitations cardiaques intenses et des sueurs froides. En plus, j'avais l'impression que ce que je voyais était déformé, comme des vagues irisées.

J'ai cru que je faisais un AVC et j'étais tout seul. J'ai pris peur. J'ai avalé deux anxiolytiques, alors que j'avais bu. Quand mon malaise s'est enfin atténué, j'ai retrouvé lucidité et un peu de calme et j'ai compris que je jouais avec le feu. J'ai fini par me demander si j'étais toujours aussi efficace avec mes élèves. Imaginer ne plus rien leur apporter m'était insupportable. Alors je me suis fait aider, j'ai intégré un groupe de parole, genre Alcooliques Anonymes. Là, j'y ai rencontré une femme qui souffrait de la même problématique que moi. Elle me plaisait mais manque de chance, elle était mariée et ne s'intéressait à moi qu'en tant qu'ami et compagnon de galère. Elle m'appelait très souvent au téléphone et j'avais fini par vraiment m'attacher à elle. Sa voix, son sourire, son regard, tout m'enchantait. Cela m'a rendu malheureux et j'ai quitté le groupe. Je préférais tout plaquer, car je n'aurais pas supporté de n'être qu'un ami pour cette femme merveilleuse. Je n'ai plus jamais donné suite à cette relation qui me faisait vraiment souffrir. Je l'avais même bloquée sur mon portable de manière à ne pas être tenté de répondre lorsqu'elle m'appelait. En effet, elle le fit à de nombreuses reprises. Elle avait aussi envoyé de nombreuses lettres à l'association afin qu'elle me les transmette. Ce type d'associations agit dans l'anonymat et le groupe ne connaît pas les adresses postales des autres membres. Alors j'ai reçu à cette époque un message me demandant de venir prendre des courriers qui m'étaient adressés. Je suis passé à l'association et les ai récupérés.

J'ai demandé au responsable de les jeter si d'autres lettres arrivaient chez eux. J'imagine que Lydie, c'est son prénom, voulait comprendre mon attitude. Je n'ai pas gardé ses écrits et je les ai brûlés dans la cheminée sans même les lire. Cela m'aurait rendu trop malheureux et j'aurais risqué de craquer et de revenir vers elle. »

Juliette se sentit tout à coup touchée par ce que Gilbert, sous ses airs d'ours mal léché, venait de lui confier. Elle ne savait que dire et lui proposa d'en reparler dans un autre endroit que l'établissement. Pourquoi ne pas boire un pot ensemble un de ces soirs ?

Gilbert accepta l'idée en se disant qu'il se sentait en confiance avec elle, ce qui était totalement incohérent avec ce qu'il venait de lui raconter. Mais les relations humaines sont parfois difficiles à saisir... Puis il n'y avait aucune ambiguïté dans leur relation, elle était bien plus jeune que lui et il n'avait pas une âme de séducteur !

« Ça va aller, Gilbert ? Je peux te laisser ? Dis-moi ?

— Oui, oui, t'inquiète ! J'ai passé le cap de la pleurnicherie. Je peux désormais en parler sans éprouver d'émotions particulières. Mais excuse-moi, je ne voulais pas t'embêter avec mes histoires.

— Tu ne m'ennuies pas du tout, sinon je ne t'aurais pas proposé de passer un moment avec toi au café. D'ailleurs, j'y pense à l'instant, ce serait peut-être mieux dans mon appartement, car il n'y aurait aucune oreille indiscreète. Tu sais, je ne vis pas avec Erwan. Bon courage à toi. Je termine ma dernière correction et j'y vais.

— Merci, Juliette, de m'avoir écouté. Ça fait du bien de pouvoir de temps à autre trouver une oreille attentive et de la bienveillance. Je vous souhaite une bonne soirée chez Umberto. En fait, j'aimais bien ce restau. Nous y allions très souvent avec Chantal et je n'ai plus envie d'y mettre les pieds. Peut-être faudrait-il que je me force à y retourner, depuis le temps... Il faut savoir aller au-delà de ses blocages et affronter ses peurs. Si on y arrive, c'est qu'on était en capacité de dépasser cette épreuve.

— Merci, Gilbert. À bientôt ! Je ne bosse pas demain. »

Mon collègue m'a fait un peu de peine. Je savais qu'il était divorcé, mais je ne connaissais pas les circonstances de sa séparation. Je l'aime bien, malgré son côté grognon. C'est lui qui m'a accueilli quand j'ai intégré le collège. Et il l'a fait de manière tellement agréable que cela a coloré positivement notre relation.

Bon, allez ! Je m'y remets. Je termine par la copie d'Emma, qui est remarquable. Pas Emma, mais son travail, bien sûr ! Quasiment pas de fautes d'orthographe et beaucoup de maturité dans la réflexion. Elle a su s'appuyer sur les œuvres que nous avons étudiées en classe, mais aussi sur ses lectures

personnelles. Elle est marrante, cette gamine de 15 ans. Elle est timide, mais pourtant, elle se force toujours à intervenir dans mon cours. Je pense que la littérature la passionne quand je vois ce qu'elle lit en dehors du collège, des romans qui ne font pas partie de la liste des lectures recommandées, et, qui plus est, d'une belle qualité. Il me semble qu'elle n'a pas beaucoup d'amis dans la classe. Elle est assez solitaire. Et je me demande bien ce qui semble la rendre si fragile. J'ai vu pendant une récré qu'elle était copine avec Naëlle, qui est en 3^eB. Je l'ai surprise quelques fois à regarder à la dérobée un ado de son âge qui est dans la même classe que son amie. Il est mignon comme tout et je crois qu'il ne laisse aucune fille indifférente. C'est ce que m'avait dit Nathalie, leur prof d'anglais.

La façon qu'Emma avait de regarder Valentin à la dérobée en disait long. Mais je ne l'ai jamais vue en compagnie d'un garçon. Elle est pourtant intelligente et très jolie. Elle a le teint pâle, presque diaphane, et de longs cheveux dorés tout bouclés. Ils lui descendent jusque dans le bas du dos.

Juliette avait tout de suite remarqué la longueur de la chevelure de la jeune fille, car la sienne, bien que longue, l'était bien moins que celle d'Emma.

Juliette range ses affaires dans sa sacoche, jette un rapide coup d'œil dans son casier, puis se dirige vers la porte de sortie de la salle des profs.

Elle percute violemment Jean-Pierre, le professeur d'EPS. Elle ne lui a pas fait grand mal, l'homme est taillé comme un surfeur, en tout cas, comme Juliette se les imagine.

Il porte souvent des t-shirts moulants de couleur pétante qui révèlent sous le tissu léger des abdominaux en forme de tablettes de chocolat. Mais, hormis sa plastique, rien ne peut attirer Juliette. En effet, Jean-Pierre semble ne pas s'intéresser à autre chose que le sport et le soin de son corps.

De plus, il lui a confié un jour qu'il allait régulièrement chez l'esthéticienne car son ami Dominique ne supportait pas le moindre poil sur le corps de cet athlète.

Elle n'avait pas compris sur le moment que, lorsque Jean-Pierre parlait de Dominique, il s'agissait d'un homme.

Les prénoms épïcènes, à l'oral, vous embarquent dans des réflexes pas toujours très adaptés. Comme quoi les clichés et les habitudes ont la peau dure !

Juliette s'excuse auprès de son collègue puis s'engage dans le grand couloir qui mène à la sortie de l'établissement. Ce à quoi Jean-Pierre lui répond en joignant le geste à la parole :

« T'inquiète, Juliette ! Mes abdos, c'est du béton ! »

Juliette se dit qu'il est vraiment imbu de son physique ! Elle n'aime pas ce genre de frimeur. Mais il n'a pas l'air de le comprendre.

Elle a un petit mot pour les collègues et les élèves qu'elle croise en chemin, puis elle atteint la porte près de laquelle se trouve Kevin, qu'elle salue.

« Bonne soirée, Kevin. À dans deux dodos, plaisante Juliette.

— Merci. Je vais au cinoche avec ma copine ce soir.

— Profite bien, ciao ! »

Elle regagne sa petite voiture. Elle s'est offert une Fiat 500 d'un bleu profond. Elle est très contente d'avoir acquis ce modèle. La seule problématique est qu'elle n'a que deux portes. Mais elle se dit qu'on n'achète pas une auto pour les autres, mais pour soi. En plus, Erwan a une Toyota Verso S et, quand ils font de la route, il lui propose toujours de l'utiliser, son coffre étant bien plus spacieux. Ils sont déjà partis en vacances ensemble, Erwan travaillant comme professeur d'histoire-géographie au Lycée Pierre Mendès-France.

Ils ont donc les mêmes vacances scolaires, mais leur salaire ne leur permettent pas de partir à chaque fois. Ils ne vivent pas ensemble et ont donc chacun leurs charges à assumer. Ce qui n'est pas simple quand on est enseignant. Les salaires ne sont pas mirobolants et la fameuse phrase « Oui, mais vous avez beaucoup de temps libre et de vacances » lui hérise le poil, car ce n'est pas avec du temps qu'on paye ses charges de copropriété ou sa nourriture. Et puis, dans la semaine, dès que Juliette a un moment, elle prépare ses cours, se documente, va à la médiathèque, etc. Elle consacre beaucoup de temps à son métier, beaucoup plus qu'à ses loisirs.

Sans doute les gens sont-ils jaloux ou envieux de ses conditions de travail. Juliette connaît un professeur qui l'est devenu par goût des vacances. Pour payer moins cher ses séjours à l'étranger, il part en vacances en dehors des congés scolaires en se faisant, comme on dit, « porter pâle ». Elle ne supporte pas ce genre de comportements qui jette l'opprobre sur toute la profession, alors que cela ne concerne qu'un tout petit pourcentage du métier. Elle avait des pensées horribles à certains moments, en se disant que ce genre de personnages devrait être dénoncé à la hiérarchie. Mais elle ne le ferait jamais, par respect de ses valeurs personnelles. Que penser d'une personne capable de tels actes ?

Avec des gens de ce genre, pendant la guerre de 39/45, on était déporté en un rien de temps. Et pour des raisons souvent très viles et mesquines : jalousie, besoin de reconnaissance, vol des biens d'autrui...

Cependant, elle aimerait bien qu'il se fasse repérer et virer de l'Éducation nationale, car qui sont les victimes ? Les élèves, qui souvent n'ont pas de remplaçant, les périodes étant trop courtes. Le temps de trouver quelqu'un et d'organiser le remplacement, le titulaire est revenu, parfois même tout bronzé ! De plus, ce sont les impôts qui payent ce genre d'individus !

Juliette était vraiment heureuse d'exercer son métier, et elle aimait beaucoup le contact avec ces jeunes qui, un jour peut-être, prendraient le relais.

Avant qu'elle ne déménage, Juliette allait au collège à vélo, lorsqu'elle habitait à 15 minutes de son lieu de travail. Maintenant, elle réside à la sortie de la ville dans une propriété arborée, près de la forêt. Elle vit dans un deux-pièces charmant, avec une terrasse qui donne sur la verdure. Elle a pu s'acheter ce logement « grâce », mais elle n'aime pas ce mot, donc elle préfère plutôt dire « du fait » du décès de ses grands-parents paternels il y a quelques années dans un accident de voiture. Elle ne le savait pas, mais ils avaient souscrit depuis de nombreuses années une assurance vie au profit de leur petite-fille. Leur niveau de vie était très confortable et la somme léguée à Juliette conséquente.